

W

« Abandonner est la chose la plus facile du monde. »

Micky Ward

Wade (Aaron)

Effectivement, « Le Petit Tigre » n'était pas grand.

Walcott (Jersey Joe)



« J'suis pas vieux, j'suis moche. »

Jersey Joe Walcott

À l'époque de son premier combat avec Joe Louis, l'âge de Jersey Joe Walcott était déjà sujet à controverse... Jack Hearn affirmait que tout chiffre légèrement inférieur à 50 lui semblait juste, tout le monde était d'accord pour affirmer qu'il avait dans les 33 ans tirant sur les 45. Jersey Joe laissait dire, il boxait comme un jeune homme, avant d'être détrôné par George Foreman, il a longtemps été le plus vieux des champions du monde poids lourd.

Il avait, sans discussion possible, gagné son premier combat contre Joe Louis (dix ans plus tôt, alors qu'il lui servait de *sparring-partner*, il avait été licencié pour avoir expédié deux fois le champion sur le cul) avant de perdre nettement la revanche ; il a ridiculisé Rocky Marciano lors de leur première rencontre avant de prendre – malencontreusement – sa droite au 13^e round.

Il savait boxer, frapper, tricher et ne renonçait jamais.

On parle beaucoup du jeu de jambes et de la rapidité de Cassius Clay, regarder Jersey Joe se déplacer remet les pendules à l'heure, non, les poids lourds d'avant n'étaient pas tous lents et statiques, quant au *Ali's shuffle*, il pourrait être appelé le *Jersey's shuffle*.

Comme le dit Bert Randolph Sugar, il y a quatre choses dans la vie que le temps améliore : « le bois de chauffage, le vin, les amis en qui on peut avoir confiance, les écrivains classiques, et une cinquième : Jersey Joe Walcott ».

Walker (Mickey)



« Le meilleur crochet gauche de tous les poids moyens que je connaisse, et la meilleure descente aussi. »

Jim Murray

« À jeun ou bourré, je peux botter le cul de n'importe qui ! » Ce n'est pas parce qu'il était plus souvent bourré que sobre lorsqu'il tenait ce genre de propos que Mickey Walker n'avait pas raison.

Surnommé le « Bulldog de poche », le Jack Dempsey miniature se battait comme un bull-terrier mahousse, sans jamais rien lâcher, et s'enfilait du gin pendant la minute de repos, non pas pour se donner du courage, mais parce qu'il avait soif.

Jamais battu alors même qu'il était battu, Mickey Walker ne renonçait jamais, après avoir perdu contre Harry Greb, il prendra sa revanche dans la rue, assommant le « Moulin à vent de Pittsburgh » alors qu'il enfilait sa veste.

Welter naturel, champion du monde poids moyen, il a boxé en poids lourd alors qu'il mesurait à peine 1 mètre 70, Springs Toledo écrira que l'on aurait dit, lorsqu'il a rencontré « Bearcat » Wright, que le géant noir allait le faire sauter sur ses genoux comme s'il était son petit neveu. Mickey gagnera aux points non sans avoir littéralement pulvérisé l'ancien vainqueur d'un Jack Johnson il est vrai atteint par la limite d'âge.

Écœuré de le voir se faire massacrer par Max Schmeling, Doc Kearns, son manager*, lui glisse à l'oreille : « Je crois pas qu'on va gagner celui-là », « Parle pour toi ! » lui réplique Mickey en crachant du sang. Le combat sera arrêté à la 8^e reprise.

Mickey Walker, grand amateur de femmes, a eu quatre épouses, il s'est marié trois fois avec une, deux fois avec une autre, il lui est arrivé de se mélanger les pinceaux à ce sujet et de se retrouver bigame. Il a parcouru les États-Unis dans tous les sens avec une troupe de « boxeuses » se produisant dans les foires, les night-clubs et les carnivals pour la plus grande joie du public.



Il découvrit la peinture après avoir vu un documentaire sur Gauguin, ses tableaux naïfs rencontrèrent un certain succès, le « Bulldog de poche » aura une expo personnelle au Waldorf Astoria ; il passera le reste de son temps à jouer au golf.

Retrouvé inconscient sur un trottoir de Freehold (New Jersey), admis à l'hôpital psychiatrique de Marlboro, il est mort le 21 avril 1981 à 79 ans.

* Qui l'accompagnait volontiers au bordel et au comptoir.

Walker (Obie)

Bâti comme un coffre-fort, Obie Walker n'a jamais perdu un combat avant la limite, il est l'avant-dernier champion du monde poids lourd de « race noire » du temps où la doctrine « égaux, mais séparés » régnait. Soigneusement esquivé par tout le monde : « Il peut battre Max Schmeling, Joe Louis et Jim Braddock dans la même soirée », avançait un connaisseur à son propos.

Bien que ne sachant ni lire ni écrire, Obie Walker n'était pas stupide, il a eu vite fait de comprendre qu'il aurait beaucoup de mal à gagner sa vie aux États-Unis où jamais personne ne lui offrirait sa chance, il écuma donc les rings du vieux continent. En France, il était populaire sous le surnom de « Bébé Goudron », Max Schmeling, qui n'habitait pourtant pas très loin, évitera soigneusement de traverser le Rhin pour le rencontrer.

De retour aux États-Unis, il n'aura aucune pitié envers les débutants dont il était chargé d'éprouver les résistances, ils finissaient d'ordinaire à ses pieds, les bras en croix ; l'un d'entre eux, Oscar « King Kong » Jenkins (dont c'était le premier combat), mourra de ses blessures cinq jours après avoir malencontreusement croisé le chemin de Walker.

Il est mort à Atlanta le 4 mai 1989, même pas oublié, carrément inconnu, à 77 ans.

Walczak (Jean)

Né à Hersin-Coupigny, commune voisine de Nœux-les-Mines, fils d'immigrés polonais, c'était la boxe ou la mine, Jean (Yanek) Walczak a pris la boxe puisque c'était aussi dur. Il a rencontré Robinson trois fois, il a tenu la limite deux fois, mais il a aussi rencontré Marcel Cerdan*, Laurent Dauthuille, Robert Villemain, Charles Humez, Jean Stock, tout ce qui se faisait de mieux à l'époque, en welter et en poids moyen. Ils ont tous gagné, mais ils se sont tous brisés les mains sur son crâne.

À sa retraite, il a ouvert un bar, rue Brancion, en face des abattoirs. Il est mort à 66 ans en 1989, pas beaucoup plus âgé qu'un mineur de fond. Lorsque j'allais acheter des livres Halles Georges Brassens au début des années 90, je jetais toujours un œil au travers des vitres pas très nettes de son ancien bar, désormais baptisé par son fils : « Aux sportifs réunis ». Le décor n'avait pas bougé, les murs jaune nicotine étaient tapissés de photos de boxe et de quelques portraits de vedettes dédicacés, une tête d'hippopotame trônait au-dessus du zinc. Le bouclier était toujours fermé, il fallait frapper au carreau et montrer patte blanche pour être admis... je n'ai jamais osé le faire.



Le 16 novembre 2016, Daniel Rondeau y a reçu le prix Jules Rimet pour *Boxing-Club* (Grasset).

* Il lui servira de *sparring-partner* pour son combat contre Jake LaMotta.

Wamba (Anaclet)

Battu par K.-O. au premier tour des Jeux olympiques de Moscou en 1980 sous les couleurs du Congo, naturalisé français ensuite, Anaclet a été champion du monde lourd-léger WBC de 1991 à 1994, ce qui n'est pas loin d'être passé inaperçu. Il faut dire que le Briochain d'adoption a été champion d'une catégorie qui n'existe pas vraiment, refuge des mi-lourds trop gras et des poids lourds rachitiques et que, dans ce *no man's land*, il a réussi à esquisser soigneusement tous ceux avec qui il lui aurait fallu prendre des risques... au hasard, Thomas « Hitman » Hearn !

Je me souviens en 1993 l'avoir vu battre Akim Tafer au palais Marcel Cerdan de Levallois-Perret. À l'occasion, j'avais invité un couple d'amis, intellectuels de qualité, voulant, depuis perpette, assister à un combat de boxe. Je leur ai tout expliqué et payé le restaurant ensuite, le mâle du binôme me remerciera en écrivant un texte où il faisait état de sa déception... ce n'était pas le combat qui l'avait déçu, mais plutôt la soirée et puis mon amitié. En ce qui me concerne, j'avais trouvé le combat pas terrible et son issue prévisible.

Assez bizarrement, Wamba, ennuyeux à voir boxer et aussi peu charismatique sur le ring qu'en dehors (il passait son temps libre à améliorer l'isolation de son pavillon ou, les mains dans le

campouis, à restaurer une 404 Peugeot), semblait « protégé ». Le match nul contre Adolpho Washington n'en était pas vraiment un et son adversaire suivant, Marcello Dominguez, sera déclaré perdant... (en Argentine !) alors qu'il ne l'était pas.

En 2004, il a été condamné à quatre mois de prison ferme pour « récidive de conduite en état d'ivresse », son frère, prêtre à Brazzaville, est mort en 2006, sa maison de Saint-Brieuc, où il vivait seul, a brûlé en 2015.

Méchant comme un labrador, sous-locataire d'un charisme d'étagère en kit, le brave Wamba, transparent lorsqu'il était champion, est invisible depuis. Même à Saint-Brieuc, pas grand monde ne se souvient de lui, des rumeurs disent qu'il a eu des problèmes de « picole », mais personne ne peut le confirmer.

Un fantôme avec les traits d'un masque nègre.

Après une carrière moyenne en kickboxing (9 combats, 3 défaites, toutes par K.-O.), son fils Nicolas a tardivement entamé une carrière en boxe anglaise... pour le moment, ça va : 8 combats, tous victorieux contre des pas grand-chose.

Wangila (Robert)

Champion olympique, poids welter, en 1988 face à Laurent Boudouani par K.-O. à la 2^e reprise, Wangila Napunyi dit Robert Wangila avait un palmarès amateur exceptionnel : 180 combats, 175 victoires dont 165 par K.-O. ! Et pourtant, le destin des deux finalistes des jeux de Séoul sera radicalement différent, mais aussi contraire à ce que l'on aurait pu imaginer, alors que Laurent Boudouani (le vaincu) sera champion du monde super-welter de 1996 à 1999, Robert Wangila (le vainqueur) est mort en 1994, à Las Vegas, 36 heures après avoir été battu par David Gonzalez* pourtant pas tellement réputé pour son punch.

Si l'on examine son palmarès d'un peu plus près, on s'aperçoit que le Kenyan exilé aux États-Unis a remporté 16 de ses 22 victoires avant la limite, mais qu'en revanche ses 5 défaites ont été concédées par K.-O.

Il avait 26 ans et le mal du pays.

* David Gonzalez ne s'en remettra pas vraiment, il perdra 3 de ses 4 combats suivants avant d'arrêter les frais.

Ward (Micky)

Micky Ward n'a jamais été un boxeur très brillant, c'était un Diesel, lent à démarrer, mais il était solide (comme un Diesel d'avant), vaillant au-delà de ce qui est permis, opiniâtre avec l'un des meilleurs crochets gauches au corps capable de stopper un 30 tonnes (Diesel) lancé à pleine vitesse.

Sa carrière commence plutôt bien, il gagne ses quatorze premiers combats et puis la machine s'enraye (l'injecteur), sa carrière s'enlise (la vanne EGR), mais à force de volonté, motivé par son demi-frère, il repart à la guerre, il perd, il saigne, il gagne, il saigne. Il avance même sans donner de coups, mais il avance, de quoi décourager les esprits les plus faibles et pour les autres : crochet du gauche au corps !

Archi-dominé par Zab Judah, bien trop bon boxeur pour lui... « Mais pourquoi ce type veut pas se battre ? » Ward restera dans l'histoire pour les trois combats qui l'opposeront à son « double », Arturo Gatti... « J'ai toujours rêvé de boxer mon frère jumeau, je l'ai trouvé ! » dira de lui l'Italo-Canadien. Ward gagnera leur première rencontre après une féroce bataille qui les conduira directement à l'hôpital (consignés dans la même chambre, ils déconneront ensemble comme des mômes en colonie de vacances). D'après Emanuel Steward, le « round du siècle » pourrait bien être le 9^e round de ce combat, Jim Lampley ira encore plus loin : « Ce combat peut prétendre être le combat de l'année*, mais je ne sais pas s'il ne peut pas prétendre être le combat du siècle ! » Arturo

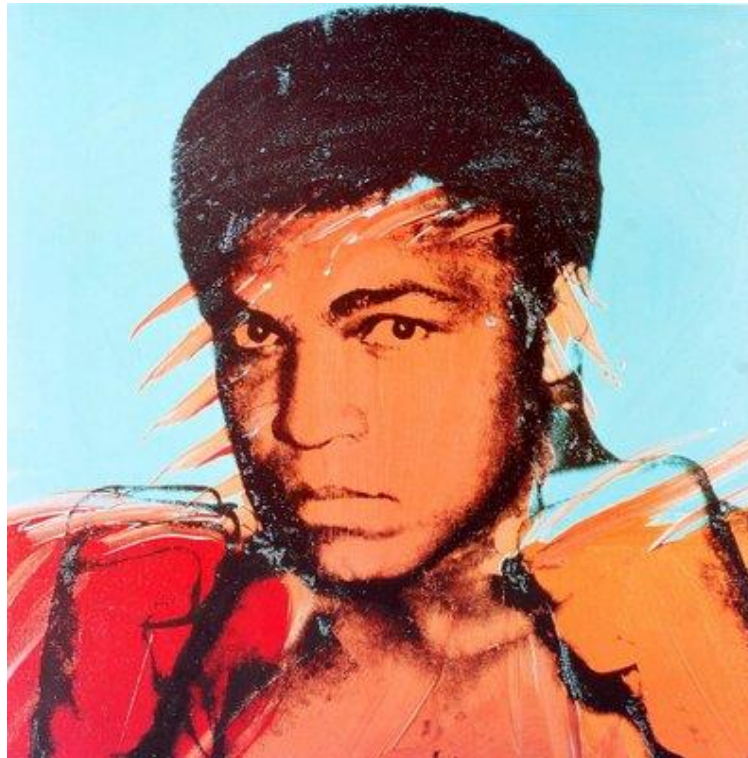
Gatti gagnera nettement les deux suivants aux points, le dernier sera lui aussi nommé combat de l'année par *Ring Magazine* ; Micky Ward sera à l'affiche de trois combats de l'année de suite puisque sa rencontre avec Emanuel Augustus avait été distinguée en 2001 ; ce qui s'avérera insuffisant pour battre le record de Carmen Basilio qui l'a été cinq fois de 1955 à 1959.

Micky Ward habite toujours à Lowell (la ville où est né Jack Kerouac), il s'occupe d'un gymnase et d'une patinoire, il est toujours marié avec Charlene Fleming, son premier amour, ils ont un pékinois, un saint-bernard, un mastiff anglais et vivent avec Kasie, l'une de sœurs de Micky... Même sonné, le Diesel n'a pas perdu son sens de l'humour : « J'veux bien faire don de mon cerveau à la science... il est tout neuf... j'm'en suis jamais servi ! »

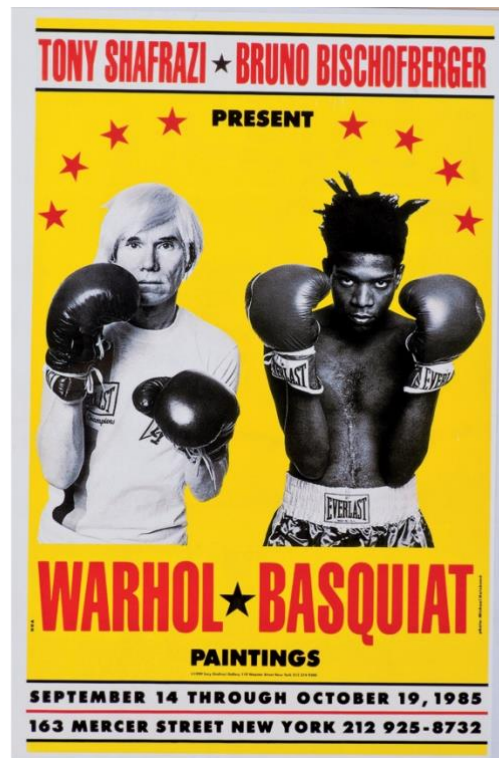
* Il le sera et le 9^e round sera le round de l'année.

Warhol (Andy)

« Andy Warhol est le seul génie qui ait un Q.I. de 60. »
Gore Vidal



En 1985, pour leur expo conjointe chez Tony Shafrazi, 163 Mercer Street, Andy Warhol et Jean-Michel Basquiat ont voulu que le matériel promotionnel détourne le graphisme criard des affiches de boxe (5 700 euros, l'édition originale ; 10 000 dollars si l'affiche est signée par Basquiat). Pour illustrer les différentes versions, Michael Halsband se chargera de faire quelques photos noir et blanc des deux artistes côte à côte, leurs gants EVERLAST croisés sur la poitrine (50 000 dollars) ou bien singeant un combat, l'uppercut d'Andy en col roulé acrylique noir percutant la mâchoire d'un Basquiat torse nu.



De manière plus conventionnelle, quelques années auparavant, « Drella » avait tiré en sérigraphie le portrait du « Greatest » (5 millions d'euros chez Sotheby's en 2020) et posé à son propos une question pertinente restée jusqu'ici sans réponse : « Est-il intelligent ou seulement malin ? »

Ce qui serait encore plus pertinent serait de se poser la même question à son propos.

Washington (Desiree)

Avant qu'on aille faire un tour, il m'a dit qu'il avait quelque chose à aller chercher à son hôtel... il a dit quelque chose à propos d'un garde du corps. Quand on est descendus de la limousine, j'ai regardé pour savoir où on était... on était devant le Canterbury. Il a ouvert la porte d'entrée ou la porte était ouverte, je me rappelle plus. Il m'a dit : « Viens ! » et j'ai dit : « OK ! » Et je suis rentrée dans le hall de l'hôtel avec lui. Il a serré la main du portier, il a souri aux gens qui étaient là. Quand je suis rentrée dans sa suite, je lui ai dit qu'il avait de la chance, qu'on était trois à l'Omni dans une chambre moitié moins grande... il a souri et a dit que la télé était dans la chambre... Je lui ai dit que je n'étais pas venue pour regarder la télé, qu'il avait dit qu'il avait quelque chose à faire et que l'on repartait. Il m'a répondu : « On peut parler ! » Il a allumé la télé, c'était un western... à ce moment-là, je me suis pas méfiée, il semblait attentionné, il semblait vraiment vouloir faire ma connaissance, j'ai pensé que c'était sympa de sa part. On s'est assis sur le bord du lit... on a parlé... je lui ai parlé de ce que je faisais... on a parlé de tout et de rien... de ses pigeons... Il m'a posé des questions sur ma famille, il voulait savoir ce qu'ils pensaient de lui. Il m'a demandé : « Tu m'aimes bien ? » Je lui ai répondu : « Je sais pas, je te connais pas assez ! » Que, comme ça, il avait l'air sympa ! Et sa voix a changé... comme ça... tout d'un coup. Et il m'a dit brusquement : « Tu m'excites ! Tu m'excites vraiment ! » J'ai eu peur, c'était bizarre que ça vienne comme ça, c'était inattendu de sa part... je lui ai dit que je savais pas à quoi il pensait, mais que je n'étais pas venue pour ça... que je n'étais pas comme les autres filles. Il m'a dit : « T'es une bonne petite chrétienne, toi ! » Je lui ai dit : « Je veux sortir et visiter Indianapolis comme tu me l'as promis ». Il m'a dit : « OK ! » J'étais assise sur le coin du lit... j'avais les bras et les jambes croisés. Il m'a dit de me détendre un peu. Je lui ai dit que c'était difficile de me détendre après ce qu'il m'avait dit... que je n'étais pas le genre de fille qui sort pour une nuit. Il s'est moqué de moi un moment et puis il est redevenu sympa... « T'es juste un bébé... tu dois être gâtée... t'es une fille à son papa ! » Après, il m'a parlé de ses placements, de ses investissements immobiliers à Newport... Il m'a demandé si on pourrait se revoir quand il viendrait dans le Rhode-Island... Je lui ai dit que j'avais besoin de la salle de bains... quand je suis sortie de la

salle de bains, il était assis sur le lit, il s'était déshabillé, il avait juste ses sous-vêtements... J'étais terrifiée. Je lui ai dit : « Il faut que je m'en aille... » J'ai voulu attraper mon sac. Il m'a dit : « Viens ici ! », il m'a attrapée par le bras. Il m'a dit : « Laisse-toi faire ! » Il a mis sa langue dans ma bouche... j'étais dégoûtée. Il sentait mauvais. Il a commencé par enlever ma veste... et je lui disais : « Arrête ! Fais pas ça ! Arrête ! » Je l'ai frappé... sur les bras, mais il sentait rien... Je lui ai dit : « Arrête ! Tu me fais mal ! » Je pleurais. Il a commencé à rire... comme si c'était un jeu... comme si c'était amusant. Il a enlevé mon bustier, il m'a enlevé mon pantalon et mes sous-vêtements. Il disait : « Laisse-toi faire ! Laisse-toi faire ! Détends-toi ! Laisse-toi faire ! Tu peux pas gagner ! Laisse-toi faire ! Détends-toi ! » Après, il m'a violée. Il a commencé à mettre ses doigts dans mon vagin, à lécher mes seins et j'essayais de le repousser et il continuait à me dire : « Laisse-toi faire ! Laisse-toi faire ! Détends-toi ! » J'étais affolée et je lui ai dit que je couchais pas comme ça... pour une nuit... qu'il n'avait pas de préservatif... de me laisser tranquille ! Il a sorti son pénis et j'étais affolée... j'ai commencé à dire n'importe quoi pour qu'il s'arrête... tout ce qui me passait par la tête pour qu'il arrête... Ça lui était égal... il disait qu'il n'avait rien et qu'il pensait que je n'avais rien non plus... je lui ai dit : « Je veux pas avoir d'enfant, s'il te plaît, arrête ! » Plus je me débattais, plus il devenait violent. Il m'a dit : « J'ai pas besoin d'un préservatif ! On va faire un bébé ! » C'est ce qu'il a dit... je lui disais : « J'ai un avenir devant moi... je veux aller en fac... ça m'est égal qui tu es... ça m'est égal que tu sois célèbre... je veux pas ! » Il écoutait pas... il faisait juste que répéter : « Laisse-toi faire ! Laisse-toi faire ! » Et je me débattais et il a mis son pénis dans mon vagin et il a commencé... c'était atroce... c'était comme si quelque chose me déchirait en deux... j'ai essayé de m'en aller... de reculer pour qu'il sorte... de le battre... tout ce que je pouvais faire... rien n'y faisait. J'ai commencé à pleurer et il a dit : « Tu pleures. Tu pleures ? » Et il a attrapé mes jambes derrière les genoux, il les a levées et il a léché mon vagin... il m'a léchée du rectum jusqu'au vagin. Il tenait mes jambes très fort et il léchait mon vagin... Je lui tapais dessus et je lui disais : « Non... s'il te plaît... pourquoi tu fais ça ? T'as dit que j'étais une chrétienne... t'as dit que tu me respectais... s'il te plaît, arrête ! » Et il n'arrêtait pas. Il disait : « Laisse-toi faire ! Pourquoi tu te laisses pas faire ? Laisse-toi faire ! » Et il a introduit son pénis dans mon vagin. Il disait : « Oh, Maman ! Maman ! Allez ! Allez, Maman ! » Ça me faisait encore plus peur que le reste... il continuait... « Laisse-toi faire ! Maman ! Allez, Maman ! Maman ! Maman ! » Je lui ai dit qu'il me faisait mal... il m'a demandé si je voulais me mettre dessus, j'ai dit oui... j'ai pensé que je pourrais m'échapper, mais il me tenait fort par les hanches et quand il a vu que je voulais m'échapper, il m'a remise sur le dos. Je lui disais : « Arrête ! Tu me fais mal ! S'il te plaît, arrête ! » Et il disait : « C'est parce qu'elle est très grosse ! » Et je lui disais : « Non, tu me fais mal, s'il te plaît, arrête ! » Il est sorti et il a éjaculé sur le drap. Il m'a dit : « Je t'avais bien dit que je ferais attention ! » Il m'a demandé : « Tu m'aimes maintenant ? » Je l'ai juste regardé, dégoûtée. Il m'a dit : « Tu peux rester pour la nuit, si tu veux ! » Je lui ai dit : « Pourquoi ? Pour que tu recommences ? » Tout ce que je voulais, c'était m'en aller. Je pleurais... Il m'a dit : « T'es juste un bébé c'est tout ! Un bébé qui pleurniche... tu pleures parce qu'elle est grosse ! » Pendant que je me rhabillais, il a téléphoné à la limousine. Je suis sortie dans le couloir, je savais pas où j'étais, j'ai vu son garde du corps qui souriait. Virginia a été sympa avec moi... elle m'a dit : « Oh, mon Dieu ! Il a essayé de me faire des choses... il a essayé de me déshabiller. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Ça m'étonnerait pas qu'il ait une maladie... je savais que t'étais pas comme toutes les autres filles. Quand t'es rentrée dans la voiture, j'ai voulu te dire quelque chose, mais j'ai pas pu. » J'ai pensé : pourquoi elle m'a pas dit ça avant ? Je lui ai dit : « C'est un sale type ! C'est juste un sale type ! » Quand je suis rentrée dans ma chambre, j'ai essayé d'arrêter de pleurer, mais je pouvais pas. Je me sentais sale... dégoûtante... J'ai dit à Kycia qu'il avait essayé de me violer... je pouvais pas lui dire qu'il m'avait violée. J'ai pris une douche... je suis restée sous la douche très longtemps. J'ai pensé que je ne pourrais plus jamais être propre. J'ai essayé d'arrêter de pleurer... je me répétais que demain tout irait bien...

Déposition de Desiree Washington devant le juge Patricia Gifford lors de l'affaire 91 - 116245 (L'État de l'Indiana contre Michaël G. Tyson) en janvier 1992, suite à la plainte pour viol déposée par la jeune femme (18 ans, 1 mètre 60, 45 kilos).

Watson (Michael)

Certainement le type titulaire du plus mauvais temps sur le marathon... six jours ! Sauf que Michael Watson était condamné à ne plus jamais pouvoir marcher (ni parler) après avoir passé quarante jours dans un coma consécutif à sa rencontre avec Nigel Benn, le 21 septembre 1991.

Opéré six fois en urgence, destiné à finir légume sur une chaise roulante, Michael Watson parle et marche (pas très bien... faut pas exagérer, non plus !).

Comme Michael Watson est un brin cabotin, il a dernièrement été victime d'un « car-jacking », le 19 février 2017 à Londres, suspendu à la ceinture de sécurité de sa Golf (conduite par son accompagnateur), il a été traîné sur quelques centaines de mètres avant de pouvoir se libérer.

Comme il semble indestructible, à plus de 51 ans comme à 26, Michael Watson va bien.

Weaver (Mike)

« Même ses muscles avaient des muscles. »

Bert Randolph Sugar

Ken Norton a toujours été sympa avec Mike Weaver, il l'a employé comme *sparring-partner*, il l'a remis plusieurs fois sur les rails alors que Mike Weaver voulait tout laisser tomber. Sûrement parce qu'ils avaient le même profil : athlètes prometteurs lorsqu'ils étaient jeunes, même corps de rêve, mêmes traits réguliers, même engagement dans les Marines (Weaver fera même un petit tour au Vietnam). Ils auront des parcours assez semblables, plus dramatique pour Kenny, plus conventionnel pour « Hercule » et même un adversaire commun : Larry Holmes. Ils ont été des seconds rôles destinés à faire briller les vedettes, Norton parce qu'il a boxé lorsque Ali monopolisait toutes les attentions, Weaver parce que sa carrière s'est déroulée à la drôle d'époque où les fédérations se multipliaient et l'intérêt du public se divisait d'autant, avant de tenir les premiers rôles pour lesquels ils n'étaient pas réellement taillés. Mike Weaver résume bien la situation lorsqu'il répond à un fan qui lui demande ce que ça fait d'être une légende : « Si jamais j'en deviens une, je vous préviendrai ! » L'une des raisons de la carrière relativement modeste de Weaver réside dans cette attitude constamment en retrait, même s'il n'avait peur de personne et qu'il ne refusait jamais de rencontrer qui que ce soit, « Hercule » avait un ego modeste et même lorsque l'on admirait son physique hors norme, il avait tendance à l'attribuer à ses gènes plutôt qu'à l'entraînement dont il n'était pas un féroce adepte. Si l'on rajoute à tout cela le fait qu'il n'avait pas une passion particulière pour la boxe, on comprend le peu de motivation qu'il montre au début de carrière : six défaites sur douze rencontres, dont une par K.-O. pour son tout premier combat.

À partir du treizième combat, les choses s'améliorent, il gagne régulièrement à la régulière contre des adversaires de son niveau. En août 1978, il rencontre Leroy Jones pour le titre NABF abandonné par George Foreman et bien qu'il pèse trente kilos de moins que Jones, Weaver se débrouille suffisamment pour penser avoir gagné, sauf que ce ne sera pas l'avis des juges. Ce n'est que partie remise, six mois plus tard il s'empare du même titre laissé vacant une fois encore et gagne donc l'honneur et l'avantage de rencontrer Larry Holmes au Madison Square Garden pour le titre WBC. Weaver est loin d'être favori, la plus grande partie du public ne sait même pas qui peut bien être le culturiste en face du champion, mais à partir de la 3^e reprise, la foule scande son nom... Weaver ! Weaver ! Weaver ! À la 4^e, Holmes est compté, à la 10^e, quand Holmes lui dit : « Tu me battras pas », Weaver lui répond : « Je vais essayer » et il essaie... jusqu'à ce que « L'Assassin d'Easton » réussisse à la fin de l'avant-dernier round un terrible uppercut qui abat « Hercule », il ne lui restera plus qu'à finir le travail au suivant, où l'arbitre renverra Weaver dans son coin.

Même s'il a été battu, Mike Weaver est désormais dans la cour des grands, ce qui ne l'empêche pas d'être donné perdant contre John Tate, le champion WBA. Jusqu'à l'avant-dernier round, Tate domine, lorsque Weaver s'assoit pour la dernière minute de repos, son homme de coin lui dit : « T'es derrière ! T'as plus qu'à le foutre en l'air si tu veux gagner ! » Weaver lui répond : « Je vais le faire ! » On peut avoir des doutes, il ne lui reste plus que trois minutes pour mettre ses

menaces à exécution, mais il le fait, il fout John Tate en l'air... pour bien plus que le compte. Le crochet gauche qui a mis fin au combat est considéré comme l'un des plus meurtriers de l'histoire de la boxe, John Tate ne s'en remettra d'ailleurs jamais réellement.

Mike Weaver est champion du monde. Évidemment, ils sont plusieurs, mais un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! WBA ou pas, pas très bon technicien ou pas, lent au démarrage, pas très bon encaisseur, sûrement, mais « Hercule » est champion du monde, un point c'est tout, et il boxe maintenant pour des sommes qu'il n'osait pas imaginer.

Deux ans plus tard, contre Michael Dokes... catastrophe ! L'arbitre, paniqué, arrête le combat au premier round alors que Weaver semble capable de continuer. L'explication la plus couramment admise est que Joey Curtis a eu peur de voir le combat se terminer par la mort de l'un des protagonistes comme lors de celui ayant récemment opposé Ray « Boom-Boom » Mancini à Kim Duk-koo ; Weaver en a une autre : Joey Curtis aurait parié sur la victoire de Dokes au premier round (nous sommes à Las Vegas). Le combat revanche a encore lieu à Las Vegas, tout le monde verra Weaver gagner, mais les juges en décideront autrement et accorderont le nul qui permet à Dokes de garder son titre.

« Hercule » aura une autre chance de (re)devenir champion du monde, mais il sera battu avant la limite par Pinklon Thomas. Il n'est plus très jeune, sa catégorie un effroyable merdier, les Alphabet Boys sont dyslexiques, un jour, champions du monde, le lendemain en cabane pour des raisons inimaginables, l'argent circule dans tous les sens, si on ne sait pas dans les poches de qui les millions de dollars finissent par atterrir, on a néanmoins quelques doutes lorsque l'on regarde en direction du promoteur de tout ce boxon. Weaver continuera encore à jouer aux montagnes russes pendant quinze ans, il aura l'occasion de visiter Yaoundé (pour danser la makossa avec Dave Jaco), Johannesburg, Pékin ou Macao ; pour son seul combat de l'année 1991, alors que deux mois plus tard il allait fêter son quarantième anniversaire, il tiendra six rounds face à un tout jeune Lennox Lewis. De 1992 à 1998, il fait un combat par an (deux en 1994) et ne résiste pas à l'appel des 50 000 dollars qu'on lui offre pour rencontrer Larry Holmes en 2000, vingt et un ans après leur première rencontre.

Weaver a 49 ans, ça fait un bon moment qu'il ne s'est pas entraîné sérieusement et deux ans qu'il n'a pas boxé, Holmes a 51 ans, cela fait un an et demi qu'il n'est pas monté sur un ring. Ils ont un siècle à eux deux et disputent au Coast Coliseum de Biloxi (Mississippi) un combat sans réelle signification. Autant dire qu'ils sont motivés comme jamais, Holmes pèse dix kilos de plus que Weaver, essentiellement localisés aux alentours de son nombril ; Mike, un peu enveloppé si on le compare à ses jeunes années, semble plus affûté que Larry, mais il a toujours semblé plus affûté que ses adversaires, y compris ceux qui l'ont battu. Après que Janet Hawk, une blonde laquée à la tyrolienne, a massacré l'hymne américain, les deux vieillards se mettent en route à la vitesse de deux épaves recalées au contrôle technique, Holmes finira par réussir une droite à la sixième reprise, tandis que Mike Weaver estime qu'il en a suffisamment fait pour 50 000 dollars. K.-O. Le douzième sur dix-huit défaites, ça commence à faire beaucoup. Mike est bien d'accord, il rentre à la maison (Chino, Californie) changer son joint de culasse.

Sans doute quelques économies à la banque, retraité de la Poste, trois petits-enfants, un arrière-petit-enfant, Mike Weaver, qui n'a jamais bu, jamais fumé, ne s'est jamais drogué contrairement à ses collègues contemporains, est en pleine forme, il s'entraîne tous les jours au Crossroads Gym d'Ontario (Californie). Heureux homme.

Wells (Bombardier Billy)

Poids lourd anglais d'un assez beau gabarit, né William Thomas Wells à Londres en 1889 (décédé en 1967). 48 victoires, 11 défaites (dont deux face à Georges Carpentier), toutes par K.-O. Sous la pression des ligues religieuses, Winston Churchill interdira le combat devant l'opposer à Jack Johnson pour le titre mondial en 1911 (la barrière des races sera levée en Grande Bretagne en 1947

seulement). Il est très connu pour avoir été l'un des athlètes frappant le gong du générique des films RKO.

Wepner (Chuck)



Chuck Wepner est le genre de boxeur qui ne sait pas boxer. Selon ses propres dires, ses trois meilleurs coups étaient « le coup du lapin, la manchette et le coup de boule ». La moindre tentative d'esquiver un coup l'aurait fait passer pour une effroyable tapette à ses yeux, bouger la tête pour éviter un coup étant considéré comme un crime.

– J'mesurais un mètre quatre-vingt-cinq, mais avec tous les uppercuts que j'ai pris, j'fais presque deux mètres !

Chuck aimait la bière et la vodka plus que de raison et, pour tout arranger, il avait la peau fragile et saignait comme un bœuf dès qu'il regardait un match de boxe à la télévision. Il était surnommé le Saigneur de Bayonne (New Jersey), dont il était natif.

À la fin de la huitième reprise du combat qui l'avait opposé à Sonny Liston dont c'était le dernier combat (à l'époque, Sonny devait avoir quarante ans bien sonnés), l'arbitre Barney Felix avait demandé à Wepner en lui montrant sa main : « J'ai combien de doigts ? » « J'ai combien d'essais ? » lui avait rétorqué Chuck. « Combien j'ai de doigts ? » a insisté Barney Felix ; son manager (homme de paille de Gary Garafola, mafieux notoire) lui a tapé trois fois sur l'épaule, « Trois », il a répondu. Quand Wepner a repris le combat, il savait même pas où était Liston, il a collé un pain à l'arbitre et le combat a été arrêté. Son nez était cassé, ses pommettes aussi, il crachait du sang par baquets, ses deux arcades étaient ouvertes, son short ressemblait à un tablier de boucher et le tapis du ring à un Jackson Pollock. Il avait fallu lui poser 70 agrafes pour lui redonner figure humaine (« Le nez ? vous emmerdez pas, ça fait cinq fois qu'il pète, c'est une vraie merde ! » a-t-il prévenu le toubib qui s'en préoccupait). Quand un journaliste a demandé à Sonny Liston si Wepner était le type le plus courageux qu'il ait jamais connu, avec sa sobriété habituelle, Sonny avait répondu : « Sûrement pas ». « Vous connaissez un type plus courageux que lui ? » avait insisté le journaliste.

– Ouais !

– Qui ça ?

– Son manager, a grogné Sonny.

Et puis, un jour, sa mère a téléphoné à Chuck qui regardait Kojak à la télé et elle lui a dit : « Bouge-toi le cul, tu boxes Ali à Cleveland le 24 ». Wepner s'est levé de son canapé pour aller acheter quatre exemplaires du canard du coin, c'était écrit en dernière page, mais c'était écrit noir sur blanc, et le 24 mars 1975, au Richfield Coliseum, Chuck Wepner est monté sur le même ring que Muhammad Ali. La veille, il avait acheté un négligé à sa femme en lui disant : « Mets-le ce soir, parce que ce soir, tu couches avec le champion du monde des poids lourds. » Wepner avait si peu de chances de gagner que les bookmakers ne prenaient aucun pari sur le résultat, mais le courage de Wepner a rendu le combat « intéressant ». Chuck n'avait pas peur d'Ali, il n'avait peur de rien ni de personne alors il a frappé sans arrêt, de préférence derrière la tête et en-dessous de la ceinture, il a « boxé » comme on se bagarre dans un bar quand tout le monde est fin bourré, ratant perpétuellement Ali, mais en continuant d'avancer comme il savait le faire. Et puis, il y a eu ce bref instant où Wepner est entré dans l'histoire, celui où l'impossible semble possible puisqu'en boxe, c'est la norme. À la neuvième reprise, Wepner a marché sur le pied d'Ali et il l'a poussé plus que frappé... et Ali est tombé ! C'était une glissade, mais l'arbitre, Tony Perez, a compté le champion. C'est à ce moment-là que le mythe a pris naissance : tout peut arriver, le miracle est possible, tout homme au fond du trou a le billet du gros lot plié dans la poche de sa salopette. Chuck se rappelle avoir dit à son manager, Al Braverman : « Démarre la bagnole, on passe à la banque, on a gagné le gros lot ! » Braverman lui a répondu : « Tu ferais mieux de te retourner... il s'est relevé et il a l'air en rogne ! » Ali était plutôt sympa avec les boxeurs qui lui étaient largement inférieurs, mais il s'est mis en colère et Wepner a commencé à saigner. Il ne serait pas dit que le Saigneur de Bayonne tiendrait la distance face au meilleur poids lourd de tous les temps, alors, au dernier round, Ali a enchaîné... gauche, droite, gauche, droite et une dernière droite à la mâchoire pour en finir. Les jambes comme des spaghettis trop cuits, Wepner s'est emmêlé les pinceaux avant de s'affaler dans les cordes. Tony Perez ne l'a pas laissé reprendre, il a arrêté le combat à dix-neuf secondes de la fin. Quand Chuck, après s'être fait, tant bien que mal, rafistoler, est revenu dans sa chambre, sa femme l'attendait sur le lit avec le négligé qu'il lui avait offert. « Alors, champ'... je fais quoi ? Ali se pointe ou faut que j'me déplace ? »

Un jeune acteur au chômage avait regardé la retransmission du combat à la télé, il était à la recherche d'une histoire sur les gens qui n'arrivent pas à réaliser leurs désirs. Comme tous les téléspectateurs, il ne trouvait pas le combat terrible jusqu'à ce que celui que l'on considérait comme un minable envoie le champion sur le cul ! Le jeune acteur s'appellait Sylvester Stallone, le film qu'il va tirer de cette histoire, c'est *Rocky*.

Wepner a profité à fond de tout ce qui lui est tombé dessus après le combat... la coke ! les filles ! la coke ! les filles ! les années 80 ! Il a rencontré André « Le Géant » au Shea Stadium et même un ours prénommé Victor, en 1985, il a été arrêté avec de la poudre blanche plein les poches et condamné à dix ans de prison dont il ne fera que deux. À sa sortie, il a rencontré Linda et il s'est marié avec elle. Quand elle tombe sur une retransmission du combat qui a procuré la gloire à son mari, elle encourage Ali !

« Le Saigneur de Bayonne » vient de fêter ses 84 ans.

Weston (Harold)

Avant de devenir « matchmaker » du Madison Square Garden dans les années 80, Harold Weston avait eu une carrière honorable dans les années 70 : victoire sur Vito Antuofermo, matchs nuls face à Saoul Mamby et Wilfred Benitez ; il perdra deux championnats du monde face à Pipino Cuevas et à Wilfred Benitez et mettra un terme à sa carrière après avoir été victime d'un décollement de la rétine face à Thomas Hearns.

Whitaker (Pernell)

« Whitaker a fait pour la boxe ce que Degas a fait pour les danseuses,
Van Gogh pour les tournesols et Warhol pour Campbell Soup. »

Bert Randolph Sugar

Une belle esquive est capable de faire lever une salle entière... un peu comme un orgasme arrivé par surprise. *Olé!* Sauf qu'en général le public n'aime pas trop les boxeurs défensifs, il ne comprend pas ce qu'un type pour qui frapper veut dire effleurer son adversaire à coups de pa-patte, comme le chaton jouant avec la pelote de laine du calendrier des Postes, peut bien foutre sur un ring. Il ne les aime pas non plus parce qu'il a l'impression que les boxeurs défensifs se croient plus malins que les autres, c'est pour ça qu'il est content lorsqu'ils se font coincer par un abruti. Les juges habitués à comptabiliser les coups envoyés plus que les coups évités ne les aiment pas trop non plus, ça fout le bordel dans leurs fiches, et les arbitres pas davantage. Il faut dire que les boxeurs défensifs ont tendance à truquer, à pourrir le combat pour peu que leurs jambes s'alourdissent et qu'ils aient compris qu'à la fin de ce round, s'ils ne prenaient pas des mesures d'urgence, ils allaient se faire coincer par un abruti et y avoir droit. Il y a des exceptions bien sûr ; des attractions que l'on vient voir un peu comme le contortionniste à la foire à Neu Neu : Willie Pep, Nicolino Locche par exemple qui arrivaient à être aussi excitants à regarder qu'un battant et pouvaient même faire rire la foule autant qu'une cloche...

– T'as vu ce que ce fils de pute lui a fait ?

– Il est fort le con !

Pernell Whitaker fait partie de cette catégorie alors même qu'il était affligé d'un handicap supplémentaire, « Sweet Pea » était gaucher.

« Beaucoup voudraient être Pernell Whitaker,
mais il n'y a qu'un seul Pernell Whitaker ».

Pernell Whitaker

Né à Norfolk (Virginie) le 2 janvier 1964, médaille d'or aux Jeux olympiques de Los Angeles, 214 combats amateurs, 201 victoires, Pernell Whitaker avance pour sa part le chiffre de 500* ! Chez les professionnels, il sera sacré champion du monde dans quatre catégories différentes (légers, super-légers, welters et super-welters). Hormis ses extraordinaires qualités techniques, sa facilité à éviter les coups alors même qu'il pouvait – par défi – garder les deux pieds bien à plat, il restera également célèbre pour avoir été victime de plusieurs décisions qui comptent parmi les plus catastrophiques de l'histoire de ce sport.

Le 12 mars 1988, il rencontre José Luis Ramirez au Palais des sports de Levallois-Perret, il domine nettement le Mexicain. Pour des raisons tenant essentiellement à la main mise de Jose Sulaiman sur la WBC, il est déclaré perdant ; il prendra sa revanche un an et demi plus tard chez lui à Norfolk.

Les *latinos* ne réussissent pas à Whitaker, le 10 septembre 1993, il affronte Julio Cesar Chavez à l'Alamodome de San Antonio, encore une fois il domine nettement le combat, les juges en décident autrement en déclarant le match nul...

Deguello!

Sports Illustrated titre : VOLÉ, Bert Randolph Sugar invite les lecteurs de *Boxing Illustrated* à ne pas acheter le magazine s'ils sont d'accord avec la décision.

Beaucoup de spectateurs et pas mal d'experts l'ont vu gagner (cette fois de peu) face à Oscar De La Hoya le 12 août 1997.

En réalité, alors qu'il compte deux défaites et un match nul à son palmarès, il est invaincu lorsqu'il affronte Felix Trinidad contre lequel il subit sa première vraie défaite le 2 février 1999.

« Sweet Pea », de plus en plus empêtré dans des affaires de poudre blanche, subira la suivante pour son dernier combat le 27 avril 2001, battu avant la limite par Carlos Bojorquez...

Caramba ! un Mexicain.

Sa carrière terminée, Pernell Whitaker aura pas mal d'ennuis avec la Loi et il ne connaîtra pas le succès comme entraîneur... comment enseigner ce qui est du domaine du don et de celui de la magie ? Comment enseigner ce qui ne peut pas être compris ?

Comme il ne faut pas confondre l'homme et l'œuvre et que, quelquefois, les artistes sont aussi grossiers et vulgaires que les grossiers et les vulgaires, en 2014, Pernell Whitaker fera expulser sa mère Novella Whitaker de la maison qu'il lui avait offerte et qui allait être saisie pour régler les dettes de l'ancien champion.

« L'un des plus beaux moments de ma vie », déclarera « Sweet Pea »...

L'élégance faite homme.

Le 14 juillet 2019, Virginia Beach, Pernell Whitaker ne pourra esquiver une voiture au carrefour de Northampton Boulevard et de Baker Road, son corps ne pourra être ranimé.

Il avait 55 ans.

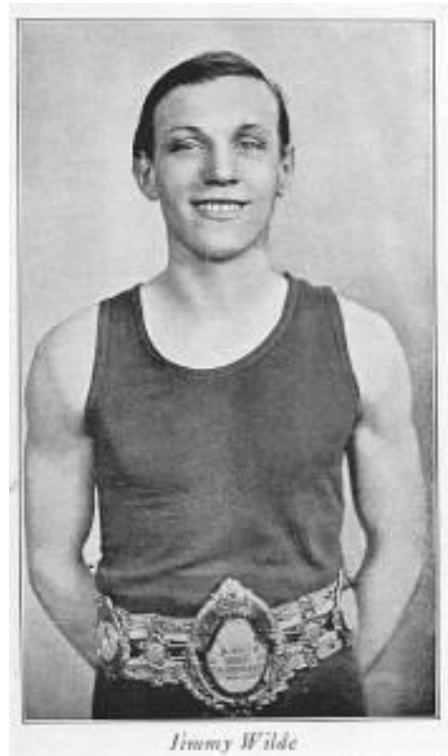
* On vous l'avait bien dit, les boxeurs défensifs se croient !

White Collar Circuit

Fight Club de David Fincher est sorti en 1999, le roman de Chuck Palahniuk dont le film s'est inspiré avait été publié trois ans plus tôt ; en 2004, 65 % des membres du Gleason's Gym étaient des cadres... le climat était favorable à la fondation en 2007 à Londres de la *World White Collar Boxing Association* qui avait été précédée en 2001 par l'*International White Collar Boxing Association*. Ces deux organisations sont censées encadrer des combats opposant des CSP +, d'ordinaire quadragénaires et quelquefois tatoués, n'ayant jusque-là aucune expérience, pratiquants d'une boxe « loisir », mais désireux de se confronter au « réel » et à la « réalité » en se faisant grimper l'adrénaline en trois reprises de deux minutes, gants de 16 onces aux poings.

Hipster ! Hipster ! Hourrah !

Wilde (Jimmy)



Petit (moins de 1 mètre 60), mais costaud. Mahousse costaud même. Évidemment, vu sa date de naissance (15 mai 1892), beaucoup de choses rapportées à son propos sont invérifiables, sans compter que pas mal sont contradictoires. Son palmarès tout d'abord, pour Bert Randolph Sugar, il s'établit à 149 combats dont 131 victoires (99 K.-O.), seulement 3 défaites + 2 nuls et 13 *no-contest* ; pour *Boxing Record* : 132 combats (99 K.-O.), 3 défaites + 1 nul. La marge d'incertitude est faible, sauf que Wilde se vante d'avoir disputé au bas mot... 800 combats ! Cela semble évidemment incroyable, mais il est à peu près certain que « Le-fantôme-avec-un-marteau-dans-chaque-main » a commencé sa carrière au moins quatre ans avant ses débuts officiels et qu'il a disputé plusieurs centaines de combats « non officiels », principalement dans les baraques foraines coincées entre le Palais des glaces et la femme à barbe où les « amateurs » pouvaient défier les employés de la baraque.

– Avec qui voulez-vous vous battre ? Le petit maigre ou le grand costaud ?

Tout le monde – évidemment – choisissait l'avorton plutôt que le colosse, pour qu'ensuite chacun le regrette. Ce genre d'attractions était très prisé en Angleterre, les derniers *booth* ont plié les voiles dans les années 70. À la lumière de ces informations, *Ring Magazine* attribue 864 combats à Jimmy Wilde et des victoires sur des adversaires pesant parfois trente kilos de plus que lui qui en faisait quarante tout mouillé ; il aurait même réussi à cette époque une série de 104 combats remportés avant la limite. Bert Randolph Sugar fait état d'une séance de trois heures et demie au cours de laquelle il aurait knockouté 19 adversaires et 4 autres après s'être reposé une demi-heure, il finit par lui attribuer mille combats, sans compter quelques différends domestiques avec sa femme Elizabeth qu'il a épousée à vingt ans et dont il se serait servi de *sparring-partner* lorsqu'il n'avait personne sous la main.

Ce qui ne souffre aucun doute en revanche, c'est qu'il a perdu son premier combat (le 25 janvier 1915) quatre ans après ses débuts officiels (le 1^{er} janvier 1911) et qu'il faudra attendre quatre années supplémentaires pour le voir concéder une deuxième défaite le 6 décembre 1919. Il a été champion de l'Empire britannique, champion d'Europe puis champion du monde. Après avoir un temps arrêté sa carrière, il remontera sur le ring pour complaire au Prince de Galles, présent ce 13 janvier 1921 au Royal Albert Hall pour le voir affronter Pete Herman, l'ex-champion du monde des poids coq qui ce soir-là pèse huit kilos de plus que lui. Au 17^e round, Jack Smith,

l'arbitre, le raccompagnera dans son coin : « Je suis désolé Jimmy, puisque vous ne savez pas mettre un genou à terre, il faut que je vous arrête ! » Deux ans et demi plus tard, il traversera l'Atlantique pour perdre son titre au Polo Grounds de New York face à Pancho Villa.

K.-O. au 7^e round.

À 31 ans, le temps avait, enfin, rattrapé le petit Gallois qui n'avait pas peur des gros.

Meilleur poids mouche de tous les temps.

Meilleur poids coq de tous les temps.

À 73 ans, Jimmy Wilde se fera passer à tabac sur un quai de gare par une bande de hooligans en goguette, il mourra quatre ans plus tard sans s'être remis de ses blessures.

Wilder (Deontay)

Les Américains n'avaient pas eu de champion du monde poids lourd depuis neuf ans, mais enfin Deontay vint ! et début 2015, Deontay vainc. Il est du format obligatoire pour l'être aujourd'hui : 2 mètres 01, des muscles dans tous les sens. De nos jours, le monarque se doit d'être un mastodonte.

Pour le reste, il est conforme aussi : né à [Tuscaloosa](#) (Alabama), il quitte le collège lorsqu'il apprend que sa fille est atteinte d'un spina-bifida, médaille de bronze aux Jeux olympiques de Pékin, vaincu en 39 combats (pas toujours très difficiles) dont 38 avant la limite, un peu de marijuana dans une limousine aux vitres teintées, une petite accusation de strangulation domestique.

Rien que du classique.

Wilder est doté d'une frappe hors du commun, même en poids lourd, sa technique, en revanche, laisse à désirer, même pour un frappeur. Sa route croisera malencontreusement à trois reprises celle Tyson Fury, après avoir fait match nul la première fois, il sera K.-O les deux suivantes.

Willard (Jess)

Jess Willard n'a pas laissé un souvenir impérissable, on se souvient de lui comme du géant (presque deux mètres) maladroit incapable d'échapper à la tornade Dempsey (un peu plus de 1 mètre 80) lui faisant cracher ses dents et lui cassant le nez, la mâchoire et les côtes.

Et pourtant, lorsqu'il est rentré chez lui en voiture trois jours plus tard, « Le géant de Pottawatomie » ne présentait plus beaucoup de traces de la terrible dégelée qu'il avait prise, à peine une marque légère au-dessus d'un œil et une lèvre fendue.

Jess Willard avait été sacré champion du monde après avoir battu une autre idole, Jack Johnson, mais un doute subsiste toujours : qu'est-ce que peut bien fabriquer Johnson, vautré sur le tapis, le bras replié sur les yeux comme pour se protéger du soleil... bronzer ?

Et pourtant, un film retrouvé montre que Jess Willard a bel et bien gagné son combat contre Jack Johnson à l'Oriental Park de La Havane le 5 avril 1915.

Le gentil cow-boy du Kansas souffre de son image de gentil cow-boy du Kansas, ce qui est un comble dans un univers qui adore les cow-boys, seraient-ils du Kansas.

Williams (Cleveland)

Le « Gros Chat » avait un gauche aussi rapide que la patte d'un chat... il pouvait le doubler, le tripler, même en face de Sonny Liston qui le battra pourtant deux fois, mais qui se souvient du « Gros Chat » comme du plus gros frappeur qu'il ait jamais rencontré.

À Houston (Texas), sa Cadillac faisait l'admiration des frères Foreman, malheureusement, en 1964, la veille de son combat contre Ernie Terrell, il croise la route d'une patrouille de police et prend une balle de .38 Magnum dans le bide (ces années là, un contrôle de police au Texas, quand

on est noir, faut être poli, limite obséquieux, avoir ses papiers en règle et faire gaffe). Le projectile traverse son colon et son rein droit, il subit une première opération qui dure cinq heures et demie, son cœur s'arrêtera trois fois sur la table d'opération, il perdra plus de sang qu'il n'en faut pour laisser une demi-douzaine de personnes exsangues, mais il en sort vivant. Il faudra trois opérations supplémentaires pour tout rabouter.

Lorsqu'il remonte sur le ring, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Ce type qui – si c'est Dieu possible – frappait des deux mains aussi fort que Liston d'une seule n'est plus qu'un handicapé avec un rein en moins et une balle qui se balade on ne sait trop où ; Muhammad Ali le battra à la troisième reprise de leur combat à l'Astrodome de Houston en novembre 1966, ce dont il n'y a pas de quoi se vanter !

En 1988, Cleveland Williams perdra son deuxième rein, il mourra renversé par une voiture alors qu'il revenait d'une séance de dialyse. L'histoire ne dit pas si c'était une Cadillac... si ça se trouve, en 1999, il y a de fortes chances que ç'ait été une Toyota.

Williams (Holman)

Considéré par beaucoup de spécialistes comme le meilleur technicien à être jamais monté sur un ring. Inconnu de tous. 189 combats, 146 victoires dont seulement 36 avant la limite (Williams avait les mains fragiles). « C'est Robinson sans le punch », disait de lui Eddie Futch qui ajoutait : « Je préfère de loin le voir boxer contre son ombre que regarder les autres boxer pour de bon ».

Mort asphyxié dans l'incendie du Club Wonder (Akron, Ohio) où il travaillait comme homme de ménage, il avait 52 ans et 8 dollars 60 cents dans les poches.

Williams (Ike)

« Par solidarité professionnelle, les requins ne mangent pas les managers. »

Barney Nagler

Sa vie, sa carrière, on les a vues au cinéma : le type qui veut pas se laisser faire par les gangsters, qui bataille comme un beau diable et puis qui se fait baiser à la fin, si ce n'est qu'Ike Williams ne jouait pas un rôle, il a vécu ça pour de bon.

S'il faut parler de boxe, Ike Williams aurait pu jouer du piano avec des gants de 16 onces, sans compter qu'il se transformait en fauve à peine le pied posé sur le tapis du ring. Il était tellement bon qu'à la fin il a bien fallu lui donner sa chance, pour son 74^e combat, cinq ans après ses débuts, il affrontait le champion du monde des poids légers, le Mexicain Juan Zurita, aux arènes des Quatre-Chemins à Mexico. Ike s'est dit que c'était un signe du destin, qu'il valait donc mieux ne pas y aller par quatre chemins... il a envoyé Zurita qui disputait son 154^e et avant-dernier combat au pays des songes dès la deuxième reprise.

La ceinture était – enfin – à lui.

Enfin, pas tout à fait, les *aficionados* n'étaient pas d'accord, vraiment pas d'accord du tout, les chaises ont volé et tout ce qui peut voler avec, un *bandido* s'est emparé du précieux trophée et Ike Williams est retourné de l'autre côté du Rio Grande ses *buenos* intacts, bien heureux de ne pas avoir été lynché.

Une fois aux États-Unis, les affaires sérieuses ont pu commencer et les ennuis aussi, il lui a pris l'envie de se débarrasser de son manager, Connie McCarthy, qui était au gin orange dès le petit déjeuner, et de prendre ses affaires en main... nous sommes au pays de l'initiative et de la libre entreprise oui ou merde ? La réponse ne sera pas longue à lui parvenir, la Ligue des managers blackboule le tout nouveau champion du monde. Jimmy White, président de la Ligue, déclare : « Ike Williams ne boxera plus et tous ceux qui accepteront de le rencontrer ne boxeront plus non plus. » Ike Williams est désormais un pestiféré, même les vendeurs de cacahuètes du Madison

Square Garden font semblant de ne pas le reconnaître. Pour mettre fin à la quarantaine, Williams ne trouve rien de mieux que de confier ses intérêts à la seule personne capable de tenir tête à la Ligue des managers... Blinky Palermo !

Le choléra.

Si vous ne connaissez pas Blinky Palermo, vous ne connaissez rien à l'histoire de la boxe, mais vous l'avez certainement vu dans un film noir, c'est le type avec le chapeau mou qui dit au type avec le nez de travers : « Si tu veux que tes enfants fassent des études, fils, tu te couches au cinquième ! »

Au début, tout marche comme sur des roulettes, les affaires reprennent, les vendeurs de cacahuètes lui demandent de signer le programme de la soirée. Ike Williams bat Willie Russell et puis Juste Fontaine et puis Tippy Larkin avant de récupérer son titre en battant Bob Montgomery par K.-O. à la sixième reprise.

Le gangster est patient, il sort du bois à bon escient... comme l'épervier, *gavilan* en espagnol. Ça tombe bien, Kid Gavilan est « sous contrôle », il est plus lourd que Williams, mais deux précautions valent mieux qu'une, on chuchote à l'oreille de Williams que ce ne serait pas mal s'il perdait ce combat, ce serait une bonne idée qui pourrait lui rapporter 100 000 dollars... une jolie somme. Williams – indigné – refuse... Ça ne sert pas à grand-chose, il est déclaré perdant alors que même les aveugles l'ont vu gagner et les 100 000 dollars lui passent sous le nez.

Ce ne sera pas la dernière fois qu'il voit le pognon disparaître comme par enchantement, il devait toucher 32 000 dollars pour boxer Beau Jack, mille de plus pour boxer Jesse Flores, il boxera Beau Jack, il boxera Jesse Flores, mais il ne touchera pas un centime.

Ce ne sera pas la dernière fois non plus qu'on lui demandera de « laisser aller », Mickey Cohen, l'équivalent Côte Ouest de Palermo Côte Est, lui proposera de plonger face à Enrique Bolanos à Los Angeles.

– Ça a été le combat de ma vie... une soirée formidable, on était arbitrés par Jack Dempsey, tout Hollywood était là.

Et tout Hollywood verra Enrique Bolanos s'écrouler à la quatrième reprise pour ne plus se relever.

Il faut un sommet à une carrière, la nuit du 21 juillet 1949 sera le sommet de celle d'Ike Williams.

Il témoignera devant la commission Kefauver et si son témoignage met fin aux activités criminelles de Frank Carbo et de Blinky Palermo, il ne le fera pas nécessairement bien voir du milieu. Il perdra son titre par K.-O. à l'avant-dernière reprise face à Jimmy Carter, trois défaites par K.-O à venir face à Gil Turner, Chuck Davey et Georgie Johnson et pour finir en beauté deux combats contre Beau Jack avec qui il s'était déjà flanqué deux peignées mémorables.

Il se fera virer du camp de Muhammad Ali pour s'être gavé de jarret de porc aux pois cassés... « C'est mon plat préféré... j'savais pas que les Musulmans mangent pas de porc ! » Mike Tyson, qui n'a pas oublié que Williams a été l'un des meilleurs poids légers de l'histoire, l'emploiera épisodiquement, histoire d'améliorer le *Welfare*, désormais seul et unique revenu d'Ike.

Au cours d'un banquet à New York, Ike Williams s'est levé avec difficulté et devant les hommes en smoking, les femmes en robes de soirée, il a bredouillé : « Ce dont je peux témoigner devant vous, c'est que j'ai battu Blinky Palermo ! »

Il ne lui restait plus qu'à mourir le 5 septembre 1994. Avant que l'on découvre son corps inanimé, un voisin avait défoncé sa porte et volé son poste de télévision.

Williams (Sonny Bill)

Pour se distraire et garder la forme, le trois-quart centre All Black (1 mètre 92, 110 kilos) faisait un ou deux combats de boxe par an contre des obèses. Pour son sixième combat (8 février 2013) il a battu aux points en dix reprises (au lieu des 12 prévues) l'ancien adversaire de Mike Tyson, Franz Botha, le « Buffalo blanc », âgé de 45 ans. Presque dix ans plus tard, le 5 novembre 2022, il

rencontrait Mark Hunt, un Samoan « blond », replet, tatoué dans tous les sens, 3 combats seulement dont aucune victoire, mais 125 kilos et, surtout, ex-champion du monde de kick boxing qui [mettra fin](#) à l'invincibilité soigneusement préservée du beau gosse (« protocole commotion » à la 4^e reprise).

Williams (Thomas)

Il n'était pas mauvais, mais pas excellent non plus.

Oui, il aurait pu faire partie de l'équipe nationale amateur, mais il a été suspendu deux ans pour avoir menacé son entraîneur avec un couteau.

Oui, il a été le *sparring-partner* de Riddick Bowe, mais « Big Papa », énervé de le voir frimer sans arrêt, lui a brisé la mâchoire et cassé quatre ou cinq dents.

Oui, à l'entraînement, il s'est retrouvé sur le même ring que Lennox Lewis, mais il était sur le cul au bout de cinq minutes.

Oui, il a gagné ses huit premiers combats, mais il a perdu le neuvième devant Marion Wilson* qui avait fait ses débuts à 33 ans.

Oui, il a gagné les six suivants, mais il a perdu contre O'Bed Sullivan pour la première fois avant la limite et puis une fois encore contre Marion Wilson et cette fois par K.-O. au premier round.

Et voilà ! Thomas Williams est assez intelligent pour se rendre compte que sa carrière ne sera pas celle dont il a rêvé, qu'il ne va plus gagner que contre des chèvres (Frankie Hines, 40 ans, 92 défaites ; Roy Bedwell, 53 défaites ; Danny Wofford, 1 mètre 70, 79 défaites) ou alors contre un Iran Barkley en fin de carrière... et alors ? et alors ? Alors, il est noir, il est américain, il a un palmarès pas brillant, mais crédible... et alors ? et alors ? Alors, il signe un contrat pour rencontrer Brian Nielsen au Danemark, Nielsen compte quelques victoires sur des boxeurs lessivés (Tim Witherspoon, 43 ans, Larry Holmes, 48) et d'autres aussi dangereux qu'un labrador** obèse. La veille du combat, le manager du Danois donne rendez-vous à Williams dans un hôtel. Seul. Sur le lit de la chambre, un attaché-case avec 25 000 dollars... et alors ? et alors ? Alors, Williams est K.-O. à la 3^e reprise et prend goût à doubler son entraîneur et à négocier des dessous-de-table pour perdre. 10 000 dollars pour se coucher devant Richie « The Bull » Melito***. Manque de chance, le FBI s'intéresse à ce boxeur au palmarès si impressionnant... et alors ? et alors ? Alors, il faut bien trouver un coupable et ça tombe sur Thomas Williams****... et alors ? et alors ?

Alors... quinze mois de prison.

Ferme.

– Bien sûr, j'ai déconné, mais j'ai tué personne... j'ai fait de mal à personne !

C'est le cas de le dire...

Lorsqu'il sort du pénitencier du New Jersey où il a purgé sa peine, Thomas Williams revient chez lui, il n'a plus un rond, sa femme a fait la malle depuis belle lurette, ses biens ont été saisis, ses deux fils lui font la gueule, son entraîneur ne veut plus entendre parler de lui, le monde de la boxe lui a tourné le dos et il commence à perdre la mémoire.

Depuis, Thomas Williams s'en sort comme il peut, des fois il travaille comme vigile, d'autre fois, il dort dans sa voiture, sa deuxième femme Alesia finit ses phrases à sa place.

Son fils Thomas Jr ne s'en sortait pas mal, avant de perdre ses trois derniers combats par K.-O.

* 57 combats, 41 défaites, Wilson a rencontré huit champions du monde, il n'a jamais été mis K.-O.

** Nielsen est propriétaire de cinquante Golden Retriever.

*** 28 combats, 27 victoires dont 25 avant la limite, « Le Taureau » a arrêté les frais lorsque le FBI a commencé à s'intéresser à son cas.

**** Ça éclabousse aussi Robert Williams, le promoteur qui en prendra pour 37 mois, Robert Mittelman, le manager de Melito (ex-manager d'Oscar De La Hoya) ayant accepté de témoigner contre eux sera relativement épargné : 6 mois de détention à domicile.

Williams (Yolanda)

*Pour la femme, l'homme est insaisissable.
L'homme est l'autre, à domestiquer ;
la femme est domestication.*
Joyce Carol Oates

First, you kill the widow !
Ernest Hemingway

En 1963, Steve Schapiro a réalisé pour *Sports Illustrated* un [reportage photo](#) sur Cassius Clay. La plupart d'entre elles ont été prises Verona Way (Louisville, Kentucky), où vivaient ses parents et où le jeune homme revenait souvent.

Si Ali, alors âgé de 21 ans, n'en était pas le sujet, les photographies de Schapiro pourraient faire partie d'un reportage sur la classe moyenne noire des années 60 : les rues bordées d'arbres pas trop grands où chaque maison de bois a son perron de briques rouges surmonté d'un toit en auvent et son morne jardin de la surface d'un court de tennis. Un peu partout, sur les poteaux de téléphone, des affichettes écrites à la main décrivant des chats et des chiens perdus et, devant les garages, les vaisseaux V 8 de la General Motors passés au polish jusqu'à ce que l'on puisse se repeigner dans le reflet de leurs ailerons aussi bien que dans celui du chrome de leurs pare-chocs. Derrière les rideaux de nylon, on aperçoit, rutilante, la table basse en faux acajou, le poste de télévision de la taille d'un buffet, les abat-jour recouverts de papier cristal, les napperons, le canapé où l'on ne s'assoit pas pour ne pas le salir... et au mur, les tableaux où des chevaux courent sous un ciel d'orage et les portraits de clowns.

Tout est clair, convenable, d'une propreté méticuleuse, les femmes noires sont des as de la lessive et du ménage, ce sont des professionnelles, et ce depuis l'époque de l'esclavage. La race dont on craint que la saleté déteigne, on l'emploie – évidemment – pour blanchir ce qui doit l'être.

Odessa Clay, la mère de Cassius Marcellus Jr et de son frère, Rudolph Arnette, faisait ça pour les familles blanches d'Indian Hill et de Mockinbird Valley, les quartiers chic de Louisville.

Pour quatre dollars par jour.

– Odessa est tellement chou... depuis le temps, elle fait vraiment partie de la famille !

Les hommes noirs, c'est une autre paire de manches, ils boivent comme des trous, ils jouent aux dés, ils fument, ils se battent comme des chiens et ils ne pensent qu'à baiser la femme de leur voisin. Cassius Marcellus Clay Sr était comme ça. Les flics avaient l'habitude de l'arrêter quand il zigzaguait trop et trop vite pour rentrer au bercail, le plastron de sa chemise éclaboussé de sang, à moins qu'ils ne le ramassent rond comme une queue de pelle s'il avait perdu les clés de sa bagnole.

Ali et son frère sont nés pas très loin, 3302, Grand Avenue.

Ces trois jours-là, Ali a posé avec ses parents dans son polo bien repassé et ses chaussures bien cirées ; il a boxé dans le vide entre la table basse et le poste de télévision ; il s'est mis torse nu et puis il a joué avec les gosses parce que c'était ce qu'il préférait. Les gamins avaient le même âge que lui, huit, neuf, dix ans. Pas davantage. Il leur a fait des grimaces, montré ses muscles, il a fait du vélo avec eux dans les allées (et l'on se rend compte que, depuis qu'on lui avait piqué le sien, il avait oublié savoir en faire).

Il fait beau, il est beau, ils s'amusent. Ali arbore une chemisette blanche à manches courtes et un nœud papillon saugrenu, le même – déjà – que celui des membres de la Nation of Islam.

Et puis...

Et puis, il s'est assis sur les marches qui mènent au perron. Les vélos sont renversés dans l'herbe, les sept gamins sont autour de lui. Ils ont les mêmes cheveux que lui et à peu près la même coupe, ils gesticulent, ils rigolent... entre eux. Ils ont compris que leur tour est passé, qu'Ali, désormais, ne s'intéresse plus à eux, mais à une petite fille de cinq ans et demi.



Elle est petite, plus petite que le plus petit des garçons, et pourtant c'est elle le centre de l'image.

Et pas seulement de l'image.

Le centre de l'attention d'Ali.

L'une des raisons, la plus surprenante peut-être (mais pas tant que cela, Ali lui-même n'est pas si noir que ça, sa mère encore moins, et il a toujours été plus proche des Blancs qu'il ne le laissait entendre), c'est que la petite fille est claire de peau... presque blanche. Si blanche qu'elle a des taches de rousseur comme il arrive parfois aux Afro-Américains lorsque le blanc est à fleur de leur peau. Ses cheveux ne sont pas lisses, mais ils ne sont pas crépus pour autant, ils bouclent.

Elle s'appelle Yolanda Williams, tout le monde l'appelle Lonnie, sa mère est l'une des meilleures amies d'Odessa Clay. Lonnie a d'abord pleuré quand Ali lui a demandé d'approcher : il a beau lui sourire, il est plutôt impressionnant, ne serait-ce que par sa taille (1 m 91) et son âge (20 ans). Elle n'a pas encore 6 ans, elle porte l'uniforme de son école (une jupe avec des bretelles, un chemisier blanc), mais son geste, les deux bras levés, est celui d'une femme et le regard qu'elle pose sur Ali est – aussi – celui d'une femme, mieux encore, celui de Salomé.

Yolanda Williams dit qu'elle est tombée amoureuse d'Ali à 17 ans, mais depuis ce jour où, en face de ce grand jeune homme bientôt champion du monde, elle se tortille en minaudant, elle aura l'œil sur lui. Avant de l'épouser (le 19 novembre 1986) et qu'elle devienne sa veuve (le 3 juin 2016), il se mariera trois fois. Avec Sonji Roi, la femme pop, Belinda Boyd, la femme-jumelle dont la ressemblance finit par vous être un reproche, Veronica Porsche, la femme-trophée plus narcissique encore que vous ne l'êtes.

La quatrième sera la « bonne », la femme d'intérieur idéale qui a déclaré un jour : « Maintenant, Muhammad Ali, c'est moi ! »

Toute la dernière partie de sa vie, Muhammad Ali a donc été une petite-bourgeoise afro-américaine, diplômée de l'UCLA, religieuse, mais plutôt tolérante, patriote, assez libérale sur certains sujets (l'égalité), mais pas tellement sur quantité d'autres (la famille).

Du temps où il était vivant, Ali faisait tout ce qu'il ne fallait pas faire ; du temps où il a été muet, Lonnie lui fera dire tout ce qu'il faut dire.

Pour écrire sa « biographie » (il n'a même pas lu celle écrite en son nom par Richard Durham), j'ai passé pas mal de temps avec Ali, j'ai lu à peu près tout ce qui a été écrit sur lui, j'ai

longtemps craint qu'il ne meure lorsque j'aurais fini de l'écrire, et retardé d'autant sa publication. Cela ne me confère aucune légitimité, mais lorsqu'il a fallu choisir, j'ai choisi de ne rien écrire sur les années où il n'allait faire que survivre. Sa fin, qui allait durer plus de trente ans, j'ai décidé de l'ignorer.

Souffrant, pourtant, Ali aurait pu m'intéresser. Qu'il n'ait pu presque plus parler, que son corps glorieux n'ait plus été qu'un lointain souvenir, que sa parole si vive ait été désormais empêchée, que son regard ne se soit plus éclairé que rarement, que ce qui lui est arrivé soit en réalité si tragique qu'il est possible, sans beaucoup d'effets, de tirer au lecteur des torrents de larmes...

Cry me a river

Cry me a river

I cried a river

Over you

Que ce qui lui est arrivé : mourir au ralenti devant nous tous, soit si humain que cela nous concerne tous et devrait tous nous intéresser.

Certes, mais...

Si Ali prisonnier de Parkinson m'intéresse et m'émeut, Ali n'était pas seulement prisonnier de Parkinson.

Ali était essentiellement prisonnier de Lonnie.

La prison parfois protège, la prison parfois épargne.

Lonnie a protégé Ali de tout ce qui pouvait lui arriver de mal, elle lui a épargné le reste, comme une mère interdit les mauvaises fréquentations à ses enfants... alors ses copains (les sales types et les dingues) ont disparu et les filles ont cessé d'attendre leur tour dans les couloirs des motels.

Les comptes ont été tenus à jour, il n'a plus été question de balancer l'argent par les fenêtres, mais de faire prospérer une image noyée dans les bons sentiments et le politiquement correct. D'un *has been* un peu sonné qui répondait présent chaque fois qu'un producteur télé lui proposait de venir faire le pitre, elle a fait un bouddha bienveillant.

C'est un chef-d'œuvre, mais c'est un chef-d'œuvre *commercial*, dès 2006, le nom et les droits à l'image d'Ali ont été vendus 50 millions de dollars à CKX Inc.

Adieu la jeunesse ! Adieu la folie ! Adieu la vie !

Les derniers temps, Ali regardait toute la journée les vidéos de ses anciens combats. Il regardait donc défiler sa vie toute la journée et, de temps en temps, il se tournait vers Lonnie qui ne le quittait pas des yeux et il lui demandait : « J'étais dingue, non ? », elle lui répondait : « Oui ».

Et maintenant ?

Maintenant, Muhammad Ali n'est plus fou, il est MORT.

Comme presque tous ses adversaires et l'idée qu'un autre monde est possible.

Wills (Harry)

« L'Entrepreneur des pompes funèbres » a failli rencontrer Jack Dempsey pour le titre, mais failli seulement. Entre deux maux, autant choisir le moindre, Dempsey préférera rencontrer Gene Tunney au lieu d'Harry Wills, cela ne lui portera pas bonheur puisqu'il sera battu... comme beaucoup pensent qu'il l'aurait été par Wills.

S'il n'a pu obtenir la chance de succéder à Jack Johnson et de précéder Joe Louis, Harry Wills pourra se consoler en se disant qu'il avait été trois fois champion du monde de sa race... la noire ! Revers de la médaille, il sera obligé de se cogner Sam Langford... vingt-deux fois !

Winterstein (Frank)

Witherspoon (Tim)

« Terrible » est l'un de ces poids lourds ayant assuré la transition entre Larry Holmes et Mike Tyson. Tim Witherspoon n'a sûrement pas été l'un des plus mauvais, grandi à South Philly (« Le jour de la Saint-Patrick, quand on était noir, fallait rester enfermé si on voulait pas se faire massacrer par les bouffeurs de patates »), ex-*sparring-partner* de Muhammad Ali, il a été champion du monde à deux reprises.

Après avoir été battu « d'extrême justesse » par Larry Holmes (au neuvième, Holmes est sévèrement bousculé, les deux derniers rounds, Witherspoon se permet quelques fantaisies à la Muhammad Ali et Holmes finit défiguré) pour le titre WBC le 20 mai 1983, il récupérera la ceinture abandonnée par Holmes le 9 mars 1984 (victoire sur Greg Page) pour la perdre le 31 août de la même année face à Pinklon Thomas.

Le 17 janvier 1986, il s'empare de la ceinture WBA (victoire sur Tony Tubbs) pour la perdre le 12 décembre face à James « Bonecrusher » Smith.

S'il n'obtiendra plus jamais de chance au niveau mondial, il remportera une victoire sur un adversaire bien plus coriace que tous ceux qu'il a affrontés entre douze cordes, Don King et ses étranges calculs. Pour son combat contre Frank Bruno, il devait toucher 550 000 dollars, une fois les « retenues » effectuées, il se retrouvera avec un chèque de 90 094 dollars ! Après avoir traîné devant les tribunaux le promoteur et son fils Carl et leur avoir réclamé la bagatelle de 25 millions de dollars à la fin des années 80, Tim Witherspoon en obtiendra un seul au début des années 90.

« Terrible » ne va pas trop mal, ce qui veut dire que comparé aux autres « Alphabet Boys », il va très bien. De temps en temps, il accepte de participer à des galas de charité.

Wolgast (Ad)

Il aurait boxé n'importe qui n'importe quand et il l'aurait boxé comme il avait l'habitude de le faire : n'importe comment. Il en portait les marques sur son visage, lorsqu'on le voyait on savait qu'il avait été martyrisé par tous ceux qu'il avait rencontrés et qu'il n'avait rien à foutre d'être défiguré par ceux qu'il n'avait pas encore rencontrés, on aurait pu penser qu'il utilisait son visage comme une arme... son front, ses arcades, ses pommettes et même son nez. Il aurait fallu le tuer pour qu'il abandonne, même décapité, il aurait rampé sur le tapis du ring et mordu les mollets de son adversaire ; il a boxé avec un bras cassé ; il a continué sa carrière alors qu'il souffrait d'hallucinations.

En 1955, à l'hôpital de Camarillo où il mourra, il préparait son combat retour contre Battling Nelson qu'il avait battu 45 ans plus tôt en 40 rounds pour s'emparer de la ceinture des poids légers.

Wolgast (« Midget »)

Amant miniature de Mae West qui n'était pas très grande. Étonnamment rapide, quasiment intouchable, incroyablement créatif, l'un des meilleurs poids mouche à être jamais monté sur le ring. Son goût pour les liqueurs fortes permettra à des types beaucoup moins bons qu'il ne l'était d'imaginer qu'ils étaient excellents.

Womack (Ricky)

En 1984, chez les amateurs, Ricky Womack faisait figure d'épouvantail... « Il boxe comme si sa vie en dépendait ! » mais en perdant deux fois en deux jours contre Evander Holyfield qu'il avait pourtant battu à plusieurs reprises, il perdra l'occasion de représenter les États-Unis aux Jeux olympiques de Los Angeles.

Passé professionnel sous l'égide d'Emanuel Steward, il semblait promis au plus brillant avenir. Il avait signé avec le Kronk un contrat lui garantissant 150 000 dollars sur deux ans, *peanuts* comparé à celui d'Holyfield revenu avec une médaille de bronze des JO : deux millions et demi sur quatre ans. En 1985, ses gains se montaient à 85 000 dollars ; en 1986, la Top Rank lui garantissait 120 000 dollars pour l'année, mais Ricky avait décidé de s'offrir des étrennes. Le 29 décembre, il loue des cassettes vidéo, en profite pour braquer la caissière du magasin et tirer sur son mari malencontreusement croisé en sortant... butin : 560 dollars ! Dix jours plus tard, rebelote ! il braque un autre magasin vidéo, cette fois, il ne rate pas l'employé qui se prend une balle dans la hanche. Une semaine plus tard, Ricky Womack est arrêté ; inculpé de vol à main armée, il écope d'une peine de vingt-cinq ans de prison, laissant le couple Steward tout à son désespoir.

– Tu te rappelles quand il avait embouti sa Renault Alliance ?

– Je lui avais acheté une Volvo...

– Beige...

Womack aurait pu devenir le meilleur poids mi-lourd de ces années-là, meilleur que Tommy Hearn, meilleur que Virgil Hill ; des millions de dollars évanouis avant même de s'être matérialisés.

– C'était un boxeur phénoménal ! Il faisait tellement mal, personne voulait mettre les gants avec lui.

En prison, le matricule B 155461 s'est fait baptiser.

Il a réfléchi.

– Je crois que j'ai toujours été en prison, même quand j'étais libre.

Quinze ans plus tard, Womack est relâché, il pèse quinze kilos de plus.

Il remonte sur le ring au Cobo Hall de Detroit face à Curt Paige.

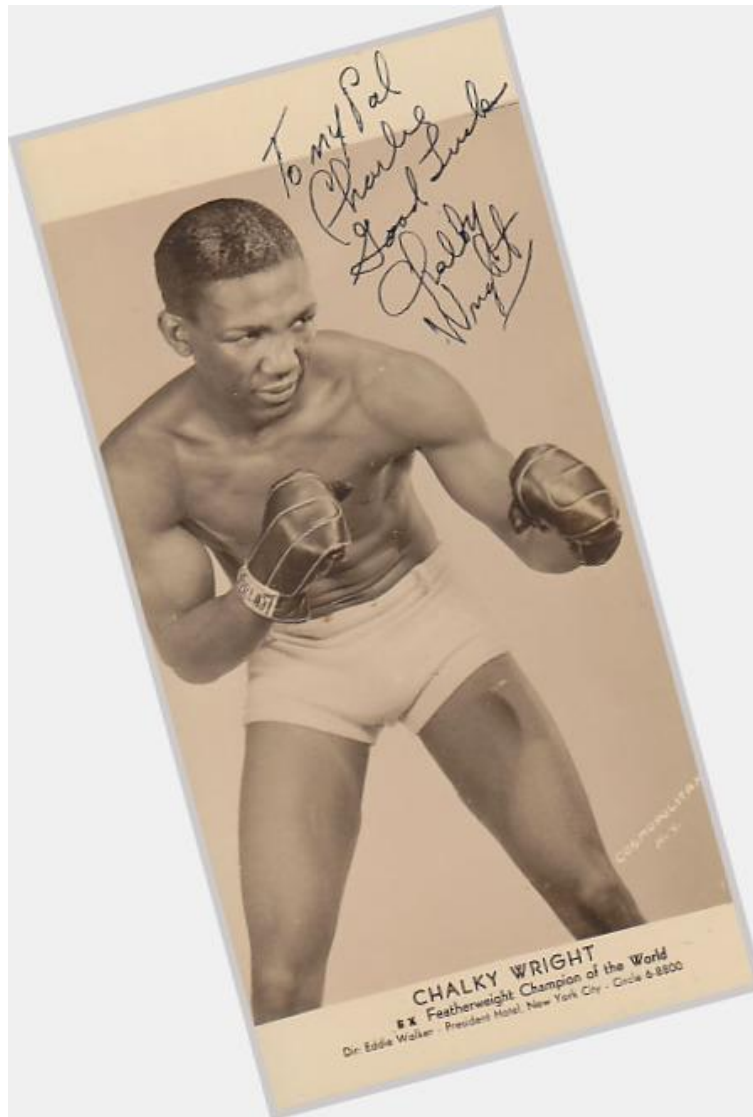
Victoire par K.-O.

Huit mois plus tard, il rencontre Willie Chapman au Palace d'Auburns.

Victoire aux points.

Deux mois plus tard, Ricky Womack fait don de son corps à la science avant de se suicider.

Wright (« Chalky »)



L'un des nombreux « chauffeurs » de Mae West. Son grand-père, esclave évadé de Natchez (Mississippi) avant la guerre de Sécession, sera le premier propriétaire d'un ranch à Graham County (Arizona).

Fumeur, buveur, 231 combats (164 victoires), champion du monde poids plume, détrôné par Willie Pep, sa mère le retrouve noyé dans sa baignoire le 12 août 1957. Son éloge funèbre sera prononcé par Henry Armstrong qui l'avait battu par K.-O. vingt ans plus tôt.

Wuestenberghs (Frank)

Il a beau être belge, il a un palmarès à l'américaine : 71 combats, 67 défaites et un match nul, un authentique *journeyman*.

Quand un journaliste de *l'Équipe* est venu l'interviewer alors qu'il venait de se prendre une toise face à Stéphane Allouane, il était inquiet. « C'est pas pour vous moquer ? » lui a-t-il demandé en remettant sa prothèse dentaire en place. Quand il ne boxe pas, Wuestenberghs bosse à l'usine... il enchaîne, les trois-huit d'abord et puis les huit de trois ! C'est un vaillant, il est heureux de s'en sortir. Son frère, Bruno, n'est pas bien meilleur que lui : 42 combats, 26 défaites et un match nul. Frank peut expliquer les 15 victoires de son cadet : « D'abord, il a eu une carrière protégée... et

puis, il a changé de manager !» Mauvaise idée : 20 défaites concédées lors de ses 20 derniers combats.